

ésotériques hasardeuses. Cette prudence est de bon aloi. Il ne faut pas se le cacher. L'analyse des charmes est difficile. Le caractère elliptique (et parfois lacunaire) des formules rend délicate la restitution et l'explicitation des éléments du contexte ethno-symbolique qui les sous-tend. Il est difficile de pénétrer dans un système de pensée magique dont nous ne connaissons plus les règles. La règle des quatre similitudes signalées par Michel Foucault (*Les mots et les choses*, Gallimard, 1966) semble pourtant fournir le cadre de la pensée analogique familière au corpus étudié : *convenientia* (les choses qui se jouxtent), *aemulatio* (ressemblance sans contact), *analogie* (correspondance microcosme-macrocosme), *sympathie* (correspondance plus intuitive, sensorielle). Chercher le sens (et la fonction symbolique) des charmes, c'est souvent mettre au jour ce qui se ressemble pour rééquilibrer des forces macro- et microcosmiques en conflit. L'élément d'un charme a une efficacité dans la mesure où il a une « ressemblance » avec ce qu'il veut traiter. Sont recensés dans cette étude nombre de croyances magiques (mauvais œil), de superstitions populaires (les démons aquatiques, les *ieles* — nom roumain des fées, rôle sacré des vers à soie, personification des maladies à travers des esprits maléfiques, etc.). Le rôle des saints est vital dans la lutte contre le mal et les maladies : sainte Photinie guérit la fièvre et les maladies des yeux (ceci lui vient de son nom grec *phôtos* « lumière »). Il faut supposer que l'idée de lumière inclut celle de chaleur (y compris celle du corps).

Au-delà de leur intérêt philologique et ethnologique, ces textes incitent à réfléchir à la « rhétorique magique curative » de cette médecine populaire. Les procédés linguistiques et poétiques employés ici peuvent être rapportés aux fonctions jakobsoniennes du langage mais aussi, très curieusement, à la fonction poétique : l'importance de la métrique, du rythme incantatoire, la versification, mais aussi les procédés prosodiques (assonances, allitérations, etc.) ont visiblement un rôle à jouer dans la visée performative de ces textes (« Quand dire, c'est faire ») afin de soutenir l'action thérapeutique. On ne peut pas oublier que dans la tradition indo-européenne, magie, poésie, divination, médecine et musique se retrouvent subsumées sous la grande figure apollinienne. Au total, un ouvrage très stimulant et une contribution essentielle à l'étude anthropologique de la magie populaire et de l'imaginaire roumain.

Philippe WALTER

**Jean-Simon Desrochers, *Processus Agora. Approche bioculturelle des théories de la création littéraire*, Montréal, Les Herbes rouges, 2015, 451 p.**

Jean-Simon Desrochers, romancier et poète reconnu au Québec (deux recueils de poèmes et trois romans chez le même éditeur) propose aujourd'hui un essai, issu d'une thèse de doctorat, sur les spécificités de la création littéraire. On pourrait

presque écrire : sur les mystères ; en effet le lecteur ne trouvera pas dans ce beau livre de réponse ultime, et c'est heureux, car Desrochers ouvre une « perspective en forme d'infini » seule adaptée *in fine* à rendre compte d'un processus en constant renouvellement, notamment dans le champ du sens poétique. L'auteur a le courage de s'attaquer à une question qui fait débat depuis longtemps, et l'aborde par un angle assez nouveau, celui de l'intuition, du sentiment et de l'empathie, en d'autres termes par les bases neurales de la cognition sociale, dont on connaît l'importance pour la théorie de l'esprit, s'agissant notamment de l'autisme. De ce fait, il se place délibérément à distance des théories esthétiques.

Dans une introduction très documentée, Desrochers fait un tour complet des fondements théoriques, ne négligeant pas les grands précurseurs, tel Robert Vischer et son « *Einführung* », et terminant ce périple en observant que l'écrivain doit aussi savoir « se priver de carcans logiques pour progresser ».

La première partie conduit l'auteur à réfléchir à « la fabrique du sens littéraire ». Il y accorde une place justifiée à Valère Novarina (que l'on retrouve tout au long de l'essai), citant un passage de *Devant la parole*, dont l'auteur de ces lignes ressent profondément la résonance : « Les mots sont comme des cailloux, les fragments d'un minerai qu'il faut casser pour libérer leur respiration. » En lisant cette phrase, on ne peut se garder d'associer le père architecte (Maurice) et le fils — d'autant que cette section s'ouvre sur « la posture du religieux » —, et d'évoquer les lignes extérieurement classiques de l'église d'Audincourt, qui ne se donne que si l'on *entre* dans le bâtiment, cassant ainsi un sens faussement imposé par l'enveloppe sociale du quartier, résumant un cheminement possible vers la spiritualité. Après avoir jeté « un coup d'œil par-dessus l'épaule » de Dada (Tzara), l'auteur en vient au « *creative writing* », pour aborder ensuite la « logique de la trace » et l'interprétation de ces artefacts (à partir notamment de la grotte Chauvet). Ceci pose le problème de la relecture du passé à *partir du présent*, et de sa résistance plus ou moins marquée à la réécriture, question fondamentale pour l'historien (voir les travaux de Carlo Ginzburg).

La deuxième partie, intitulée « Le problème du réel en création littéraire », comporte quatre chapitres. Le premier tente une définition à partir de deux propositions : « le réel c'est l'infini/l'impossible » ; les suivants constituent d'intéressantes variations autour de ces problématiques.

La troisième partie est intitulée « Qu'est-ce que la mimesis imite ? ». L'auteur y aborde cette fois de façon frontale les questions neuropsychologiques (travaux de Giacomo Rizzolatti et de son équipe, de Marco Iacoboni, etc.). Le chapitre 2, « Intuition et empathie », est particulièrement riche dans son état de la question : empathie/sympathie, imagination/imaginaire, émotion/sentiment, etc. Il en va de même du chapitre suivant, « Le corps imaginaire n'est jamais plus que le corps réel » : *Einführung* et neurones miroirs, problèmes littéraires de la théorie de l'esprit, geste et origine du langage, se retrouvent au centre de la discussion.

Enfin, la quatrième partie s'attache au « dialogisme et [à l']acte de création littéraire », où est présenté un « Bakhtine bioculturel » et précurseur, Desrochers soulignant que « Bakhtine a devancé les notions conceptuelles actuellement explorées

par Gallesse, Iacoboni, Damasio, Decety» (etc.). Dans le chapitre « Les lectures de soi », Desrochers revient à sa préoccupation initiale, la création littéraire : « Ce que le dialogisme revisité par l'approche bioculturelle confirme, c'est la pertinence d'une phénoménologie de l'être au monde dans un contexte où le nécessaire rapport à l'autre relève d'un *acte de création*, de simulations incarnées des états de l'autre [qui] peut être texte, image, trace ou tout autre sujet intentionnellement déterminé comme figure d'altérité. »

L'ouvrage est complété par une bibliographie thématique complète et bien conçue. Au rayon des regrets, nous avons fort peu de choses à indiquer : peut-être aurait-il été judicieux d'apporter davantage d'illustrations littéraires, ce qui aurait permis de donner un peu plus de chair à l'ensemble ?

Voilà un ouvrage fort bien écrit, et certainement très utile, tant par la qualité du propos que par celle de l'analyse bien menée. En refermant le livre, on ne peut qu'être d'accord avec la conclusion de la 4<sup>e</sup> de couverture : « [...] dans ce vaste réel qu'il cherche à éclairer, cet essai explore les perspectives littéraires de phénomènes qui rejoignent certains des moments charnières de notre évolution en tant qu'espèce. »

Jean-François P. BONNOT